

III. Hypothèses sur le souverain bien

1) Indétermination ou objectivité du souverain bien ?

Il semble donc, à première vue, que toute tentative pour donner des règles rationnelles et universelles à l'action soit condamnée à l'échec.

Pourtant Aristote et les moralistes antiques ne renoncent pas à définir les règles d'une sagesse pratique, car ils estiment qu'il existe des *conditions* universelles et rationnelles du bonheur. On peut selon eux faire en sorte, par une réflexion raisonnable, d'éviter d'être malheureux et trouver les moyens d'être heureux de la façon la plus conforme à la nature humaine, c'est-à-dire en s'approchant de ce qui réalise le plus parfaitement l'essence de l'homme. C'est ce que suggère Aristote :

« Peut-être pourrait-on arriver [à dire plus clairement ce qu'est la nature du bonheur] si on déterminait la *fonction* de l'homme. De même, en effet, que dans le cas d'un joueur de flûte, d'un statuaire, ou d'un artiste quelconque, et en général de tous ceux qui ont une fonction ou une activité déterminée, c'est dans la fonction que réside, selon l'opinion courante, le bien, le "réussi", on peut penser qu'il en est ainsi pour l'homme, s'il est vrai qu'il y ait une fonction propre à l'homme. »

(*Éthique à Nicomaque*, 1097b)

On comprend bien le sens du raisonnement d'Aristote : un homme peut certes se donner pour but de réussir dans telle ou telle activité, mais cette activité réussie ne garantit pas pour autant qu'il réussira sa vie dans sa totalité, qu'il vive ce que les Anciens nommaient une « vie bonne » (« *eu zein* » en grec). Or réussir une vie d'homme (et non seulement réussir, par exemple, « dans son métier »), suppose de s'interroger sur ce qu'est un homme, sur ce qu'Aristote nomme la « vertu » (on traduit par « vertu » le mot grec « *arété* », dont la traduction plus exacte serait « perfection », « excellence », « état de plein accomplissement »).

Faute de référer la quête du bonheur à une telle connaissance de la nature et de la perfection humaine, nous risquons fort de réduire notre existence à une portion congrue de ce que nous aurions pu en faire – et donc d'être frustrés de la plénitude du bonheur auquel nous pouvons aspirer.



Hypothèses sur le souverain bien

Les différentes hypothèses eudémonistes reposent donc toutes sur une certaine conception de la nature humaine et de ce qui convient le mieux à l'homme pour atteindre la vie bonne. Nous en étudierons trois. Deux d'entre elles, l'hédonisme et le stoïcisme, sont deux tentatives, opposées dans leur moyens mais identique dans leur but, d'atteindre « l'ataraxie », c'est-à-dire la sérénité. Puis nous développerons le point de vue propre d'Aristote, qui considère que le bonheur n'est pas seulement la sérénité, mais une satisfaction bien réelle, et qui peut même être intense. De son point de vue, ce qui est difficile (et nécessite donc de faire des choix raisonnés, « prudents ») est de ne pas se tromper de désir, de savoir ce qui, selon ce qui convient à la nature humaine correctement connue, permet d'atteindre le niveau le plus haut de satisfaction. Enfin nous verrons avec Kant que, aussi complète et subtile soit la morale aristotélicienne, elle néglige un aspect essentiel de la question morale. On pourrait résumer provisoirement la perspective ouverte par Kant grâce à une formule qu'il emploie dans la *Critique de la raison pratique*. Il faut certes être heureux, mais il existe une exigence encore supérieure à celle-là : il faut être *digne d'être heureux*.

2) L'hédonisme

La première idée qui vient à l'esprit lorsque l'on songe à un état de bonheur parfait est celle d'un maximum de plaisir physique. Cette idée a donné naissance à une doctrine morale qui a été développée et adoptée par de très nombreux auteurs, de l'Antiquité à nos jours. On nomme « hédonisme » cette conception de la morale.

Le mot hédonisme vient du grec « *hédoné* » qui signifie « plaisir », et particulièrement « plaisir physique ». Plusieurs courants de pensée, dont certains existent dès le début de l'Antiquité (avant même Platon et Aristote), ont identifié le souverain bien et le plaisir. Mais la doctrine la plus complète et la plus connue qui ait illustré la thèse hédoniste est l'épicurisme.

Épicure est un philosophe grec né en 341 av. J.-C., il appartient donc à la génération qui suit immédiatement celle d'Aristote. Il a fondé une école qui lui a survécu très longtemps et qui s'est diffusée dans tout le bassin méditerranéen, en particulier dans la république puis l'Empire romain, jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Parmi les nombreux disciples d'Épicure, le plus connu (et qui a laissé le plus grand nombre de

Hypothèses sur le souvearin bien

textes, permettant de bien connaître ce courant de pensée) est Lucrèce, philosophe latin qui vécut au I^{er} siècle av. J.-C.

Une erreur courante à propos de l'épicurisme consiste à y voir une philosophie de la débauche et de l'excès. Ce contresens vient notamment du poète latin Horace, qui se qualifiait lui-même de « porc du jardin d'Épicure ». Les stoïciens aussi, leurs grands rivaux dans le monde antique, puis les chrétiens, ont contribué à caricaturer l'épicurisme. En réalité, les épicuriens ont un point commun avec les stoïciens : ils considèrent que l'état de plus grande satisfaction consiste dans l'« ataraxie », ce qui signifie « absence de troubles de l'âme ». Un homme qui n'est jamais ni inquiet, ni frustré, ni nostalgique, vit dans un état de complète sérénité. La différence entre épicurisme et stoïcisme tient à la façon dont ces deux écoles de pensée cherchent à atteindre l'ataraxie. Cette différence s'enracine elle-même dans une conception de la nature de l'homme et de la nature de l'être en général.

Pour les épicuriens, tout est composé de matière. Même l'âme n'est qu'une forme subtile de la matière, elle est faite de particules extrêmement fines et légères qui entrent dans la composition du corps et qui s'en échappent au moment de la mort de l'individu.

Pour atteindre le bonheur, l'épicurien suit les règles du « quadruple remède » (en grec le « *tetrapharmakos* ») : les dieux ne sont pas à craindre, la mort n'est pas à craindre, la douleur est facile à supprimer, le bonheur est facile à atteindre. Les épicuriens ne nient pas l'existence des dieux mais considèrent que ceux-ci ne se préoccupent pas des affaires humaines (en ceci ils sont les premiers à critiquer toute forme de superstition). De façon générale, ils cherchent à supprimer tout état et toute pensée suscitant la frustration, l'inquiétude ou le découragement. Une grande part de nos troubles et de nos insatisfactions tient à l'existence en nous de « fantasmes », c'est-à-dire de représentations d'objets absents ou irréels. Mettre bon ordre à nos représentations est donc la première règle de la sagesse épicurienne. Puisque la seule chose qui existe est la matière, tout notre rapport au réel doit être pensé comme s'inscrivant dans un pur *présent* : la seule chose qui existe effectivement est la matière, ressentie par notre corps matériel. Or ce « ressenti » ne peut avoir lieu que comme un acte se déroulant dans le moment présent. Le poète Horace écrit : « *carpe diem quam minimum credula postero* », c'est-à-dire : « cueille le jour présent sans te soucier du lendemain » (*Odes*, « À Leuconoé », I, 11, 8).